



HAL
open science

Devenir écrivain lorsqu'on est ingénieur. Autour du cas de Chetan Bhagat dans la littérature indienne contemporaine de langue anglaise

R. Lardinois

► To cite this version:

R. Lardinois. Devenir écrivain lorsqu'on est ingénieur. Autour du cas de Chetan Bhagat dans la littérature indienne contemporaine de langue anglaise. Questions de communication. Série actes, 2021, Narrations auctoriales dans l'espace public. Comment penser et raconter l'auteur, 41-2018, pp.103-122. hal-03504437

HAL Id: hal-03504437

<https://hal.science/hal-03504437>

Submitted on 30 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

> MISES EN SCÈNE DE L'AUTEUR ET TERRITOIRES

ROLAND LARDINOIS

CNRS

Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud

EHESS

F-75012

roland.lardinois@gmail.com

DEVENIR ÉCRIVAIN LORSQU'ON EST INGÉNIEUR AUTOUR DU CAS CHETAN BHAGAT DANS LA LITTÉRATURE INDIENNE CONTEMPORAINE DE LANGUE ANGLAISE

Résumé. — Dans la première décennie du XXI^e siècle, en l'espace de quelques années, une poignée d'ingénieurs diplômés de l'école d'élite, l'Indian Institute of Technology (IIT) de Delhi, publient des premiers romans qui portent tous sur la condition d'étudiants, garçons et filles, dans cette école. L'auteur qui a initié le genre que je nomme « roman d'ingénieur » est Chetan Bhagat. Par son succès commercial et la réputation qu'il a acquise, cet auteur singulier est devenu un modèle positif d'identification pour nombre d'étudiants, ou un modèle négatif de rejet pour des écrivains qui se définissent par leur vocation littéraire. Dans cet article, j'interroge les manières de devenir écrivain lorsqu'on est ingénieur; ce moment de basculement ou ces personnes sont confrontées à une double identité professionnelle. Quelles relations ces nouveaux écrivains entretiennent-ils avec l'écriture et l'idée de projet littéraire ? En conclusion, je montre que le développement des nouvelles technologies de l'édition numérique vient brouiller; dans le cas de l'Inde contemporaine, une distinction peut être datée et située entre vocation artistique et succès commercial.

Mots clés. — Amitabha Bagchi, Chetan Bhagat, *Five Point Someone. What not to do at a IIT*, Indian Institute of Technology, ingénieur; Parul A. Mittal, roman d'ingénieur; S.V. Divvaakar

Les littératures du sous-continent indien se répartissent en deux grands ensembles, du point de vue des langues d'expression, selon que les auteurs, écrivent en anglais ou, pour le plus grand nombre d'entre eux, dans une langue propre au sous-continent¹ (Montaut, 2009 ; 2014). Toutefois, une minorité seulement de ces derniers sont traduits dans une langue occidentale, et rares sont ceux qui atteignent à la notoriété, à l'exception notable de Rabindranath Tagore, prix Nobel de littérature en 1913 et dont l'œuvre est écrite en langue bengalie (Le Blanc, 2011). Aussi les lecteurs non spécialistes de l'Inde appréhendent-ils la littérature indienne essentiellement au prisme des romanciers de langue anglaise, que l'on qualifie d'indiens par leurs origines familiales ou le contenu de leurs romans, même si certains sont établis aux États-Unis, au Canada ou en Grande-Bretagne. En outre, pour les lecteurs non anglophones, le filtre des traductions dans les langues nationales opère encore une sélection qui restreint la visibilité de cette littérature aux quelques romanciers dont les noms et les œuvres circulent dans l'espace international des lettres, comme Salman Rushdie, Arundhati Roy, Amitav Ghosh ou Vikram Seth, pour ne citer que quelques noms célèbres par les prix littéraires (Le Blanc, 2006 ; Dawson Varughese, 2013).

C'est cette littérature indienne contemporaine de langue anglaise qui constitue le cadre général de mon terrain d'enquête, mais je puise mes auteurs à l'écart des noms les plus connus de cette littérature de genre romanesque. Les fictions que j'étudie appartiennent à une veine littéraire réaliste que je nomme « romans d'ingénieur² » (Lardinois, 2021) en me fondant sur un corpus d'une centaine de romans publiés à partir de 2004 et dont quasiment aucun n'est traduit en français³. Ces romans ont trois caractères en commun : d'abord, ce sont des premiers romans⁴, ensuite, ils sont tous écrits par de jeunes ingénieurs diplômés et, enfin, l'action se situe dans le milieu professionnel de l'ingénierie, souvent le secteur des technologies de l'information, ou bien dans les écoles d'ingénieurs, les collèges universitaires, au sens anglo-américain du terme. Les auteurs sont peu connus en Inde même, à part quelques-uns dont le plus célèbre est Chetan Bhagat, qui me servira de guide, en compagnie de trois autres romanciers, pour réfléchir aux manières d'entrer dans l'activité littéraire et de se dire écrivain.

1 La langue anglaise, depuis plus de deux siècles, est une langue indienne avec ses caractères propres, mais son usage littéraire, considéré comme plus prestigieux que celui des langues régionales, reste néanmoins minoritaire.

2 Certains auteurs ont fait de l'ingénieur la figure centrale de leurs romans (Kipling, 1902 ; Markandaya, 1970), mais ces derniers ne sont pas ingénieurs de profession ; et lorsqu'ils le sont, ils peuvent écrire des romans qui ne traitent pas de leur milieu professionnels (R. K. Jha, 2008).

3 La collecte de ces romans a été menée en 2009-2013 dans le cadre d'un projet de recherche franco-indien sur l'histoire et la sociologie du groupe professionnel des ingénieurs. C'est en enquêtant sur le secteur des technologies de l'information et de la communication (TIC) que j'ai été amené à repérer ces romans et à découvrir qu'ils formaient un véritable corpus sur la base de propriétés communes, me conduisant à les grouper sous l'appellation de « roman d'ingénieur ».

4 La masse de ces écrivains reste sur les marges du monde légitime de la littérature indienne de langue anglaise et, en ce sens, ils occupent une position analogue à celle que l'on observe aussi en France pour ce type d'écrivain (Legendre et Abensour, 2012 ; Poliak, 2006).

Si j'emploie le masculin générique de convention grammaticale, c'est parce que la majorité des auteurs que j'étudie sont des hommes ; néanmoins, mes matériaux me permettent d'interroger la dimension sexuée de cette expérience d'entrée dans l'écriture fictionnelle.

Mon propos porte donc sur des manières de faire pour entrer dans l'activité littéraire et devenir écrivain, en m'attachant à des processus que j'aborde de manière analytique et d'un point de vue intentionnaliste. Par intention, je désigne l'ensemble des actes et des propos d'une personne, qui sont orientés vers une fin explicite qui fait sens pour celle-ci. En l'occurrence, le geste de devenir écrivain consiste, pour ces personnes singulières, à s'engager dans l'écriture d'une fiction pour en faire un livre destiné à être publié afin que ce livre trouve son public. Je distingue donc l'intention, en ce sens, qui est première et relève de la pratique des acteurs, du principe herméneutique d'interprétation de l'œuvre selon l'intention de l'auteur⁵.

Cependant, pour mener cette interrogation, je me situe dans l'après-coup en considérant des processus qui ont réussi. Une fois le livre publié, et à condition d'avoir accès au retour réflexif des écrivains sur ce processus, je me demande comment ceux-ci se racontent ce moment particulier du passage à l'acte d'écrire : qu'ont-ils fait pour réussir, c'est-à-dire pour être publiés, et comment ont-ils vécu cette première expérience d'écrivain ? J'aborde la question de la valeur littéraire des romans considérés dans les limites où les auteurs eux-mêmes font de cette valeur un ressort de leur fiction. Cela me conduit à prolonger l'étude du parcours littéraire de ces écrivains après la publication de leur premier roman. Cette publication a-t-elle affecté la représentation qu'ils se faisaient de leur statut d'écrivain ? Quelle place ces écrivains occupent-ils dans le champ littéraire indien de langue anglaise, et selon quelles modalités ? Dans cette interrogation se joue le passage du statut d'ingénieur écrivain à celui d'écrivain qui cherche à se singulariser littérairement en se faisant un nom qui symbolise la valeur de l'auteur.

De quoi Chetan Bhagat est-il le nom ?

Qui est C. Bhagat, l'écrivain ? En 2004, C. Bhagat publie son premier roman, intitulé *Five Point Somewhat: What not to Do at IIT* (« Des garçons très moyens. Ce qu'il ne faut surtout pas faire dans un IIT⁶ »). Le roman conte la vie de

5 Ce sont les matériaux de l'enquête qui me permettent de distinguer l'intention d'écrire dans une visée de publication, comme étant différente de l'intention herméneutique. Dans le premier cas, l'intention n'appartient qu'au sujet de l'acte d'écriture, dans le second cas, l'auteur n'est qu'un interprète parmi d'autres d'une œuvre qui, une fois publiée, ne lui appartient plus (Compagnon, 2012).

6 Les IIT, créés à l'indépendance de l'Inde en 1947, doivent leur réputation d'écoles d'élite à leur petit nombre (six seulement dans les années 1990), à la sélection scolaire et sociale qu'ils opèrent, et à la qualité des enseignements dispensés. Les anciens élèves de ces IIT, dotés du grade de

trois garçons sur le campus de l'Indian Institute of Technology de Delhi (IIT-Delhi), et le titre en anglais, *Five Point Somewhat*, fait référence au système de notation, sur dix, en usage dans ces écoles, la moyenne correspondant donc à la note de cinq sur dix. Le roman connaît un succès commercial immédiat, plus de 100 000 exemplaires sont vendus en quelques mois, que prolonge sa traduction en hindi. L'adaptation au cinéma amplifie encore ce succès : d'abord, en 2009, Bollywood produit une adaptation en langue hindi, malgré un titre en anglais, *Three Idiots* ; ensuite, en 2012, les studios de Chennai réalisent une seconde adaptation, en langue tamoule cette fois, *Nanban* (« Les meilleurs amis »).

Mais qui est C. Bhagat, la personne ? C. Bhagat est né à New Delhi en 1971 ; il est le fils aîné d'une famille punjabe de deux garçons, son frère cadet se prénomme Ketan, leur père est un officier de l'armée indienne et la mère, enseignante de sciences naturelles dans un lycée (*secondary high school*). Après de bonnes études secondaires à l'Army School de Delhi (une école réservée aux enfants de militaires), Chetan réussit le concours d'entrée, très sélectif, dans les grandes écoles publiques d'ingénieurs, les IIT, et en 1991, il intègre l'IIT-Delhi où, quatre ans plus tard, en 1995, il obtient une licence d'ingénieur (*BTech*) en mécanique (*BTech-Mechanical*). Immédiatement après, il se présente avec succès au concours d'entrée des Indian Institutes of Management (IIM) et intègre le plus ancien d'entre eux, et le plus réputé, l'IIM-Ahmedabad, au Gujarat, dont il est diplômé (MBA) deux ans plus tard, en 1997. Au terme de ces six années de parcours scolaire d'excellence qui caractérise ces élites technologiques indiennes de la fin du xx^e siècle, C. Bhagat rejoint la banque d'affaires Goldman Sachs, à Hong Kong, où il travaille comme directeur financier.

À ce stade, trois remarques s'imposent. Premièrement, le premier roman de C. Bhagat a été catalogué par les critiques littéraires de la presse quotidienne et des magazines, dans le genre anglo-américain des *campus novels*, en référence aux romans de David Lodge, en particulier *Un tout petit monde* (Lodge, 1984). D'un point de vue externe, l'analogie établie entre collèges universitaires indiens et anglo-américains est compréhensible, mais elle est trompeuse. Le contexte historique, social et culturel de ce roman de C. Bhagat, le milieu universitaire décrit et le style littéraire différent d'avec les *campus novels* de D. Lodge ou d'autres écrivains de la même veine.

Deuxièmement, C. Bhagat traduit dans l'imaginaire romanesque un fait social propre à un moment de l'histoire économique de l'Inde. Il s'agit de la formation du secteur des TIC et du développement sans précédent, à partir de la fin des années 1990, de milliers d'écoles d'ingénieurs destinées à former une main-d'œuvre qualifiée de techniciens supérieurs ayant le titre d'ingénieur. La base sociale du recrutement massif de ces écoles a été, dans la première phase de l'essor de cette industrie, la

bachelor of technology (BTech), sont communément appelés des *IITians*, terme que je traduis par des IITiens et IITiennes. Sauf mention contraire, les traductions des titres des ouvrages et des extraits cités sont miennes.

petite bourgeoisie urbaine anglophone dont les familles ont contraint leurs enfants, garçons et filles, à suivre ces filières de l'enseignement supérieur professionnel, qui étaient promises de bons salaires et de conditions de travail et de vie décentes (Lardinois, 2014 ; Gadéa et Lardinois, 2021).

Enfin, une troisième remarque importe pour mon propos. C. Bhagat romancier – huit romans à son actif aujourd'hui, dont deux traduits en français – a suscité un sentiment d'émulation parmi ses lecteurs indiens. En effet, son succès a autorisé nombre d'entre eux à s'engager dans l'écriture romanesque en prenant leur expérience comme sujet de roman. Au point que C. Bhagat, romancier au succès admiré, et jaloué, est devenu à son tour, comme nous le verrons, un personnage de roman.

Une configuration de concurrents : quatre auteurs en miroir

Comment ces ingénieurs de profession, ou tout au moins de formation, sont-ils devenus romanciers ? Pour répondre à cette question, je vais analyser la dynamique littéraire enclenchée par C. Bhagat en considérant quatre romanciers, trois hommes, C. Bhagat, Amitabha Bagchi, Subrahmanyam V. Divvaakar⁷, et une femme, Parul A. Mittal.

Mais d'abord, il faut préciser quelques éléments de chronologie. En 2004, donc, C. Bhagat publie *Five Point Somewhat: What not to Do at IIT*. Trois ans plus tard, en 2007, A. Bagchi fait paraître, *Above Average* (« Au-dessus de la moyenne »), l'histoire d'un étudiant et de ses camarades de promotion, tous des garçons, à l'IIT-Delhi. Puis en 2010, une femme, P.A. Mittal, conte une histoire homologue dans *Heartbreaks and Dreams: The Girls @ IIT* (« Cœurs brisés et rêves de filles @ IIT ») mais, comme son titre l'indique, en prenant des personnages féminins, étudiantes également à l'IIT-Delhi. Enfin, en 2013, paraît un roman de S.V. Divvaakar, *Beaten by Bhagath: A Tale of two Writers* (« Battu par Bhagath. L'histoire de deux écrivains »), qui met en intrigue, un héros, le narrateur, mis au défi d'écrire un roman qui aurait plus de succès que ceux d'un romancier imaginaire, un certain Ketan Bhagath (avec un « h » final au patronyme).

Ces quatre auteurs ont de nombreux points communs en termes de génération, d'origine sociale et de parcours scolaire et professionnel. D'abord, trois d'entre eux, C. Bhagat inclus, sont nés dans la première moitié des années 1970 : A. Bagchi est né en 1974 et P.A. Mittal, en 1975 ; seul S.V. Divvaakar est plus âgé de quinze ans

⁷ Subrahmanyam Vidalar Divvaakar ne signe aucune de ses publications littéraires ou professionnelles de son nom complet, mais toujours S.V. Divvaakar. En Inde, l'usage des noms et prénoms n'est pas défini par un état civil d'État, mais laissé à l'appréciation des personnes selon ce qu'elles veulent laisser transparaître de leurs origines géographiques et sociales.

environ puisqu'il est né en 1960. Ensuite, en termes d'appartenance sociale, ces quatre romanciers sont issus de familles liées économiquement et socialement au secteur public, car les pères, parfois les mères, étaient fonctionnaires, employés dans l'armée, dans l'enseignement, ou dans l'administration centrale de l'Union indienne. Ils ont tous fréquenté des lycées anglophones réputés de Delhi, puis ils ont intégré la même école d'ingénieurs d'élite, l'IIT-Delhi, où trois d'entre eux ont été des condisciples, C. Bhagat, A. Bagchi et P.A. Mittal. Une fois acquis leur diplôme d'ingénieur, ils ont complété leurs études supérieures soit dans un institut de management réputé (IIM-Ahmedabad pour C. Bhagat), soit dans une université américaine où ils ont obtenu un master (P.A. Mital) ou un doctorat, un Ph.D. (A. Bagchi), en *computer science*. Enfin, ces écrivains ont encore en commun d'avoir été employés, en Inde ou à l'étranger, dans des entreprises internationales, à l'exception d'A. Bagchi qui est devenu enseignant à l'IIT-Delhi.

Si ces romanciers partagent donc nombre de propriétés sociales et scolaires, leurs fictions sont également proches par leur thématique, leur structure et leur écriture. Les trois premiers romans mentionnés se caractérisent, en effet, par l'unité de lieu, l'IIT-Delhi, par l'unité de temps, l'action principale se déroule pendant les quatre années d'études en ingénierie et, enfin, par l'unité thématique car il s'agit de romans que l'on peut dire d'apprentissage, de passage de l'adolescence à l'âge adulte. En ce sens, par leur visée, on peut les rapprocher de la catégorie des romans d'apprentissage occidentaux : comme le note avec raison une critique, il s'agit bien de « *bildungsromans* » indiens du début du *xxi*^e siècle, propres à un groupe générationnel et à un milieu socioprofessionnel (Bhuyan, 2018).

Trois manières de devenir écrivain

Cependant, malgré les propriétés sociales et les caractères formels de leurs romans qui les rapprochent, ces écrivains diffèrent par leurs conditions d'entrée dans l'activité littéraire et par la manière de s'y faire une place. Considérons d'abord le cas de C. Bhagat comme initiateur de ce nouveau genre littéraire que sont les « romans d'ingénieurs ». Lorsque celui-ci publie *Five Point Someone*, en 2004, ce roman, qui est son premier livre, a été refusé auparavant par une dizaine d'éditeurs, mais on ignore lesquels. La journaliste Ankita Mukherji a raconté comment la maison d'édition réputée pour laquelle elle travaillait alors, au début des années 2000, mais dont elle n'a pas révélé le nom, avait rejeté un roman du type *campus novel* écrit par un jeune cadre d'une banque d'investissement sur lequel elle avait attiré l'attention de son éditeur, non sans formuler cependant des réserves quant à la qualité littéraire du livre (Mukherji, 2010).

Selon son témoignage, le manuscrit était accompagné d'une disquette étiquetée d'un « Lisez-moi » qui contenait, sous la forme d'un PowerPoint, un plan de commercialisation du roman. La stratégie de lancement qui était proposée se

fondait sur trois éléments : un prix de vente bon marché, une publicité ciblée auprès des anciens élèves de la grande école d'ingénieurs où se déroulait cette fiction et, enfin, un préachat en masse des exemplaires par l'auteur pour créer la croyance au succès public du livre en gonflant le nombre des ventes. A. Mukherji n'a pas livré le nom de ce romancier, mais le titre de son article, « Une erreur dans ma vie », fait référence implicitement au roman de C. Bhagat, *Les Trois Erreurs de ma vie* (2008) dont l'auteur n'a pas démenti les propos.

Le roman fut toutefois refusé par cet éditeur au nom d'une représentation que celui-ci se faisait de la valeur littéraire de la littérature indienne anglophone qu'il publiait, à l'instar des principales maisons d'édition. Il s'agissait de romans ajustés à un état social du marché littéraire visant un public anglophone très éduqué et plutôt âgé, en Inde et à l'étranger où ces romans étaient traduits et leurs auteurs reconnus et célébrés par des prix littéraires prestigieux, comme le Booker Prize. De ce point de vue, le succès commercial inattendu, au moins par cet éditeur, de C. Bhagat, marque une rupture dans le milieu de l'édition, qui témoigne de l'arrivée sur le marché littéraire indien de nouvelles générations d'écrivains porteurs d'autres atouts culturels, d'autres dispositions moins lettrées, et visant un nouveau public.

Le manuscrit de C. Bhagat, en effet, fut finalement accepté par l'éditeur Rupa, dont l'équivalent français pourrait être Robert Laffont, au moment où cette maison d'édition généraliste cherchait à toucher un public anglophone émergent, plus jeune. Kapish Mehra, l'actuel directeur général de cette maison d'édition familiale, était encore étudiant en licence d'économie à l'université de Delhi lorsqu'il prit connaissance du roman. Âgé alors d'une vingtaine d'années, il fut comme le lecteur idéal que C. Bhagat anticipait. K. Mehra déclare : « J'ai lu le manuscrit d'une traite [...]. On a senti qu'il y avait quelque chose de particulier dans ce livre, et on s'y est tous mis » (Kavlekar, 2013). Le premier tirage du livre est de 5 000 exemplaires et le prix de vente fixé à 95 roupies afin d'être abordable pour le public étudiant. Le roman trouve immédiatement son lectorat, 100 000 exemplaires sont vendus en quelques mois, et son auteur est récompensé dès 2004 par la Society Young Achiever avant de recevoir l'année suivante la Publisher's Recognition Award. Ces prix récompensent cette maison d'édition et son écrivain pour leur succès commercial, le roman n'ayant reçu aucune autre des distinctions proprement littéraires qui consacrent un auteur et une œuvre dans le champ littéraire anglophone indien.

Qu'en est-il maintenant du second cas retenu, celui d'A. Bagchi, le professeur-écrivain qui a eu le sentiment d'avoir été « battu par C. Bhagat », pour reprendre le titre du roman de S.V. Divvaakar sur lequel nous reviendrons ? Lorsque paraît *Five Point Someone*, A. Bagchi rentre des États-Unis, titulaire d'une thèse de doctorat en informatique, et il devient professeur en science informatique à l'IIT-Delhi. Dans le même temps, il travaille sur le manuscrit d'un premier roman.

Des quatre romanciers retenus, A. Bagchi est le seul qui s'inscrive explicitement et dès son premier livre dans un projet d'écrivain. Il déclare, dans un entretien, être un « écrivain par tempérament⁸ » (2016) au moins autant qu'un ingénieur. Il confie d'ailleurs avoir envoyé, sans succès, de nombreux articles à des magazines littéraires américains lorsqu'il était étudiant aux États-Unis. Les deux romans ultérieurs publiés par A. Bagchi témoignent d'une sorte d'accomplissement de cette autoreprésentation qui est étayée, pour simplifier, par ce que j'appellerai un *habitus* lettré indien ; A. Bagchi est un patronyme de brahmane bengali, comme le héros de son premier roman.

La publication du roman de C. Bhagat provoque chez A. Bagchi un état de choc. Ce dernier raconte : « Au début 2004, je cherchais un éditeur lorsqu'un ami m'a téléphoné pour me dire que Chettu [C. Bhagat, familiarité qui témoigne de l'interconnaissance entre les deux personnes] venait de sortir un livre. Mon cœur a chaviré parce que d'instinct, j'ai su quel était le sujet de son livre » (2007b). A. Bagchi reconnaît sa frustration. Il avait le sentiment de s'être fait voler la primauté du sujet, en bref, d'avoir été « battu par C. Bhagat » dans la compétition littéraire pour traduire, sur le mode de la fiction, des changements socioprofessionnels dont leur génération, celle nées au début des années 1970, était porteuse. Trois ans plus tard, le roman d'A. Bagchi, *Above Average*, paraît chez HarperCollins, adoubé littérairement en quatrième de couverture par A. Ghosh, écrivain anglophone reconnu, et d'origine bengalie comme A. Bagchi. Ce dernier ne s'est guère exprimé sur les difficultés, ou pas, qu'il a pu rencontrer pour trouver un éditeur. On note qu'HarperCollins, un des cinq premiers groupes internationaux d'édition, paraît bien ajusté aux attentes littéraires explicites de cet ingénieur qui se pense comme un écrivain. En revanche, A. Bagchi reconnaît que la commercialisation de son livre a bénéficié de « l'effet C. Bhagat » sur le monde de l'édition.

« En 2006, lorsqu'HarperCollins a finalement accepté de publier mon livre, une première mise sur le marché de 3 000 exemplaires était considérée comme tout à fait acceptable pour ce type de livre (un tirage de 5 000 exemplaires était la jauge haute pour un livre dont on considérait qu'il pouvait être un *best-seller*), et on jugeait qu'il était impossible d'avoir un prix de vente inférieur à 200 roupies pour un livre de cette longueur. Mais influencé par le succès de Chetan Bhagat, mon éditeur décida que le prix de vente serait de 195 roupies et le premier tirage de 15 000 exemplaires. Pour les éditeurs, il était clair qu'ils pouvaient compter sur le succès de *Five Point Someone* pour lancer des livres sur le thème des IIT ; leur frilosité n'était plus de mise. [...] *Above Average* en est aujourd'hui à son quatrième tirage et on doit être autour d'un nombre de ventes de 25 000 exemplaires » (Bagchi, 2010).

Des cas présentés, P.A. Mittal est la troisième à entrer, en 2010, sur le marché de la littérature d'ingénieur. Cette auteure, qui s'est beaucoup livrée sur son activité d'écrivaine, ne possédait au départ, de son propre aveu, ni l'ambition ni les compétences pour s'engager dans cette voie. Elle réagit toutefois au succès rencontré

8 Lorsqu'il donne cet entretien, A. Bagchi a alors publié deux autres romans, mais qui n'appartiennent pas au genre « roman d'ingénieur » : *The Householder* (2012) et *This Place* (2014).

par le roman de C. Bhagat par un double défi personnel. D'une part, donner à voir un regard de femme sur la vie des étudiantes à l'IIT-Delhi et, d'autre part, se prouver qu'elle avait les ressources, à l'égal de ses camarades masculins IITiens, pour écrire un tel roman, comme elle le raconte :

« Un jour, mon mari [Alok Mittal] qui est aussi diplômé de l'IIT-Delhi [1994], mais un an avant moi, rapporta à la maison un roman, *Five Point Someone*. Il me dit que c'est Chetan Bhagat qui avait écrit le livre et qu'il lui en avait dédié un exemplaire. J'ai été un peu surprise. [...] Je ne savais pas [...] que Chetan Bhagat, qui était dans ma promotion, avait écrit un livre. [...] J'ai été très excitée et j'ai lu le livre en une nuit de la première à la dernière page. J'ai simplement adoré le livre. Il me rappelait tant de bons souvenirs de ce bon vieux temps de la vie d'étudiante. Et soudain, j'ai eu envie de dire à la face du monde que les filles aussi existaient. Je savais que les filles étaient minoritaires à l'IIT-Delhi, mais j'ai toujours lutté pour l'égalité entre les sexes... J'avais passé quatre ans à l'IIT-Delhi, Chetan Bhagat était mon camarade de promotion. Il était évident pour moi que je pourrais écrire aussi [...] » (2010b).

À la différence de ses deux camarades hommes pour lesquels le désir d'écrire et l'ambition littéraire semblent aller de soi, P.A. Mittal, exprime son doute sur sa légitimité d'auteure. Elle ne pense disposer ni des compétences créatrices, ni de la disponibilité de temps requises pour s'investir dans un tel projet d'écriture. Elle est en effet la seule des auteurs à évoquer sa situation familiale, celle d'une femme mariée à un entrepreneur, IITien comme elle, très occupé par sa carrière, mère de deux jeunes enfants, et qui mène néanmoins une activité professionnelle, à l'égal de C. Bhagat et d'A. Bagchi. P.A. Mittal confie :

« Je n'avais écrit jusqu'alors que des rapports techniques, des articles de recherche et la créativité n'était pas mon fort. En outre, lorsque vous êtes mariée et que vous avez des enfants, les choses changent. Avec mon travail, deux petites filles, je n'avais pas le temps de me retourner pour faire autre chose. Je luttais pour trouver l'équilibre entre mon travail et ma vie personnelle » (*ibid.*).

Ne pouvant étayer son désir d'écrire sur un modèle familial lettré, à la différence d'A. Bagchi, mais à l'égal de C. Bhagat, ce dernier ayant toutefois pour lui d'être porté par le désir de réussir, désir paraissant plus légitime pour un homme, P.A. Mittal ne dispose que des qualités éthiques acquises dans ces écoles d'excellence que sont les IIT, la confiance en soi permettant de s'engager dans un projet qu'elle prend comme un défi : « Il était évident pour moi que je pourrais écrire aussi, si je travaillais dur. C'est comme ça avec les gens des IIT, ils sont confiants pour tout ! Ils pensent qu'ils peuvent conquérir le monde » (*ibid.*).

P.A. Mittal quitte son emploi salarié⁹ et se donne alors la disponibilité nécessaire pour se consacrer à l'écriture de son roman. Mais écrire des fictions requiert des savoir-faire qu'elle pense ne pas posséder. Elle consulte des romanciers qui l'ont devancée dans cette activité, A. Bagchi notamment et, titulaire d'une maîtrise en science informatique, elle recourt sans embarras ni travestissement à un logiciel d'écriture américain, *y-Writer*, qui est un support technique utilisé pour la production de livres en série.

9 Comme dans d'autres contextes nationaux, ces primo-écrivains ont donc une double activité (voir Lahire, 2006).

Comme ses prédécesseurs, P.A. Mittal ne bénéficie d'aucune introduction dans le monde de l'édition. Dès ses premiers contacts, elle se heurte aux positions déjà occupées : « HarperCollins m'a dit qu'il y avait beaucoup trop de livres du genre *campus novels*, que cela avait été déjà fait » (*ibid.*). Toutefois, aucun éditeur n'avait alors publié de roman écrit par des femmes ingénieures et prenant comme héroïnes de jeunes étudiantes dans un IIT. Tout se passe comme si la double dimension sexuée de la position de P.A. Mittal, celle d'être une femme écrivant sur des héroïnes féminines, renforçait en sa défaveur sa position de dernière arrivante.

Le livre paraît finalement chez Srishti, une petite maison d'édition de masse à bas coût, nouvellement créée, moins exigeante sur le niveau de langue, et qui s'est spécialisée dans ce marché littéraire émergent de primo-romanciers issus des écoles d'ingénieurs et de management. P.A. Mittal est consciente des contraintes éditoriales qu'impose une publication de masse, mais elle semble s'en satisfaire pour ce premier roman. L'important pour elle est d'être publiée, de toucher un large public plutôt féminin afin que son parcours d'excellence, qui est celui de ses héroïnes, puisse servir d'exemple aux jeunes filles qu'elle veut encourager à faire des études professionnelles ; c'est la raison pour laquelle elle présente son livre dans les écoles d'ingénieur. Elle confie dans un entretien :

« Srishti ne fait pas beaucoup de travail d'édition sur le manuscrit. Leur modèle, c'est l'édition de masse à bon marché, deux livres par mois à 100 roupies ; la logique, c'est que les Indiens lisent des livres en anglais écrits par des auteurs indiens sans que ce soit nécessairement de la haute littérature que vous devez lire avec un dictionnaire à portée de main pour comprendre ce qui est dit. Les livres doivent être écrits dans un anglais simple ; les gens, aujourd'hui, c'est cet anglais-là qu'ils veulent lire » (id., 2010c).

Émulation, compétition, échec : Chetan Bhagat personnage de roman

Les trois romans que je viens de présenter, *Five Point Somewhat: What not to DO at IIT*, *Above Average* et *Heartbreaks and Dreams: The Girls @ IIT*, se caractérisent par une dimension d'intertextualité inscrite notamment dans leurs titres qui suggèrent, d'une part, la prégnance de l'idée de performance scolaire signifiée négativement dans les notations des héros qui ne sont que des étudiants moyens (*five point someone*) ou à peine moyens (*above average*) et, d'autre part, l'expérience partagée entre garçons et filles de quatre années passées à l'IIT-Delhi¹⁰. Dans le quatrième roman que j'ai retenu, *Beaten by Bhagath: The Tale of Two Writers* de S.V. Divvaakar, cette intertextualité¹¹ fait de C. Bhagat un personnage de roman à peine travesti.

¹⁰ Le titre du roman de P.A. Mittal fait encore écho plus précisément au deuxième livre de C. Bhagat, *One Night @ The Call Center* (2005).

¹¹ Le sous-titre du roman de S.V. Divvaakar évoque le titre du roman de C. Dickens, *A Tale of Two Cities*, sans que l'on sache si l'auteur a joué consciemment sur ce niveau d'intertextualité (je remercie les éditrices de ce volume d'avoir attiré mon attention sur ce point).

Dans ce dernier livre, la compétition scolaire entre les personnages, qui est une dimension constitutive de ces quatre fictions, est déplacée du terrain des études supérieures à celui de la littérature, activité dans laquelle se sont projetés ces quatre ingénieurs devenus écrivains. Car S.V. Divvaakar est également titulaire d'une licence en ingénierie, un *BTech-Mechanical* de l'IIT-Delhi, qu'il a obtenu en 1982. Tout se passe alors comme si l'aîné de ces ingénieurs ne voulait pas s'en laisser conter du succès littéraire de ses cadets venus occuper une place pour laquelle il se sent tout aussi compétent qu'eux.

Beaten by Bhagath est le second roman de S.V. Divvaakar. Il s'agit en fait d'une mise en abîme de son premier roman publié un an auparavant, *The Winner's Price: Life Beyond the Campus* (2012), un thriller économique-politique qui met en scène de jeunes diplômés IITiens faisant fortune de manière frauduleuse dans les émirats du golfe Persique, à Dubaï, où l'auteur a par ailleurs travaillé. Pour sa part, *Beaten by Bhagath* conte l'histoire d'un homme d'affaires qui accepte le défi d'écrire un roman qui sera meilleur et aura plus de succès que ceux d'un certain Ketan Bhagath, auteur populaire du moment. En ajoutant la lettre « h » au final du patronyme de son héros, S.V. Divvaakar identifie clairement son modèle auquel, en outre, il donne le prénom de Ketan qui se trouve être, dans la vie réelle, celui du frère cadet de Chetan, un informaticien, auteur également d'un roman d'ingénieur (Bhagat, 2013). Pour embrouiller encore l'esprit du lecteur, celui-ci ne découvre qu'à la toute fin du roman de S.V. Divvaakar le patronyme du héros narrateur : il s'agit de Balwant Bhagath qui est désigné tout au long de l'histoire par ses seules initiales, B. B., et dont l'homonymie du patronyme avec celui de l'auteur de fiction à battre, K. Bhagath, suggère la gémellité des deux personnages. Enfin, l'intrigue du roman que prépare le narrateur de *Beaten by Bhagath* renvoie à celle que S.V. Divvaakar a développée dans son premier roman, *The Winner's Price*. En résumé, S.V. Divvaakar conte l'histoire de B. Bhagath, alias B. B., qui veut faire mieux qu'un certain auteur à succès, K. Bhagath, en écrivant un roman qui s'avère être un double du premier roman publié par S.V. Divvaakar.

L'embrasseur de la fiction *Beaten by Bhagath* est le fait que nos deux auteurs, l'établi et son challenger, sont d'anciens camarades d'université, comme l'explique l'*incipit* du roman : « Ils ont fréquenté la même université, et ont même partagé leur chambre ; l'un voyait sa popularité exploser lorsque l'autre disparaissait dans l'oubli le plus abyssal ; leur livre avait la même grâce et ils ont concouru pour la même compétition ; l'un est devenu une étoile au firmament, lorsque l'autre s'est écrasé, brûlé, scarifié pour la vie¹² » (Divvaakar, 2013 : 9).

La résolution de l'intrigue livrée dès le départ, le roman se présente alors comme le déroulement des étapes de la chute annoncée du héros narrateur. Le récit, construit comme une suite de courtes vignettes, expose méthodiquement les différentes

¹² S.V. Divvaakar a déclaré, dans un entretien, que C. Bhagat et lui, à quelques années d'écart, ont occupé la même chambre dans la même résidence universitaire sur le campus de l'IIT-Delhi (Madhusree Chatterjee, 2012).

étapes de l'écriture et de la fabrication d'un livre conçu pour être un *best-seller*, mais qui manque son objectif. Le héros narrateur consume son énergie dans une vaine compétition, son pari est perdu ; il doit se rendre à l'évidence : son ancien ami, son modèle envié de réussite, K. Bhagath, est invincible, littérairement.

De la valeur littéraire des romans d'ingénieurs

Une interrogation cependant demeure en suspens : que valent ces romans d'ingénieur du point de vue littéraire ? C'est une question que je n'ai pas abordée car, du point de vue sociologique où je me place, je considère ces romans comme des documents qui permettent d'interroger l'imaginaire social de l'Inde contemporaine, indépendamment de la valeur littéraire qui leur est attribuée¹³. Cette question, cependant, est présente dans le roman de S.V. Divvaakar, *Beaten by Bhagath*, d'une double manière, à la fois explicitement, comme élément de l'intrigue, et implicitement pour qui est informé de la sociologie du milieu littéraire indien.

Mis au défi de faire mieux que K. Bhagath, le narrateur exprime d'emblée ses réticences à prendre comme modèle un écrivain et un type de littérature qu'il sait être méprisés par son milieu socioculturel d'appartenance et par la critique littéraire. Ainsi, écrit le héros :

« Ces dernières années, j'avais croisé des centaines de personnes [...] qui se moquaient du style de Ketan [Bhagath]. Beaucoup d'entre elles, s'improvisant critiques littéraires, considéraient que ses livres étaient bons à jeter à la poubelle. Certains étendaient même leurs critiques à tous ces romans de la nouvelle génération d'auteurs indiens de fictions, qu'ils qualifiaient de triviaux » (Divvaakar, 2013 : 15).

Explicitement encore, dans une courte préface à son roman, S.V. Divvaakar déclare qu'il a opté pour une littérature de type commercial visant un large public : « Dans mon parcours d'auteur débutant, la leçon la plus importante que j'ai apprise est que le succès en tant qu'écrivain ne vient pas du fait de savoir écrire, mais de trouver la clé pour faire lire les autres. Un écrivain commercial d'aujourd'hui doit d'abord se concentrer de tout cœur sur qui lira son livre et ensuite sur ce qu'il doit écrire » (*ibid.* : 11).

Cependant, la question de la valeur littéraire des romans de C. Bhagat me paraît engagée de manière indirecte, et non sans autodérision, dans le cadre fictionnel que s'est donné S.V. Divvaakar. En effet, à la différence des trois autres romans que j'ai étudiés, l'intrigue de *Beaten by Bhagath* ne se déploie pas sur les campus des écoles d'ingénieurs. Car K. Bhagath, l'écrivain modèle du narrateur, n'est pas

¹³ On suit sur ce point Erving Goffman lorsqu'il écrit : « Je n'établis aucune hiérarchie de valeur entre un bon et un mauvais roman [...]. Tous sont également utiles pour mettre au jour les caractéristiques d'un segment d'expérience » (1991 : 24). Sur la question de la valeur littéraire dans la sociologie de la littérature, voir Naudier 2004 ; Voisin 2012 ; Vaillant 2017 ; sur la sociologie des valeurs voir Heinich, 2017.

diplômé de l'IIT-Delhi. C'est un ancien élève du St. Stephen College, le collège universitaire le plus prestigieux de l'université de Delhi, tout comme le narrateur lui-même, Balwant Singh, *alias* B. B., qui le rappelle dans l'*incipit*. Or St. Stephen est aussi le collège d'où sortent nombre d'écrivains indiens de langue anglaise, par exemple, pour ne citer que quelques-uns traduits en français : A. Ghosh, Shashi Tharoor, ou Upamanyu Chatterjee.

La question de la valeur littéraire de cette littérature d'ingénieurs est donc abordée d'une double manière dans le roman de S.V. Divvaakar, *Beaten by Bhagath*. En effet, d'un côté, l'auteur dresse le portrait d'un ancien élève du St. Stephen College, devenu un écrivain commercial à succès, mais qui est rejeté par ses condisciples du monde des lettres indiennes de langue anglaise. De l'autre côté, il présente son narrateur comme étant issu de cette même élite universitaire du St. Stephen College et désireux lui aussi de devenir un auteur commercial à succès, mais en vain. Ainsi, le récit de cet échec peut être lu comme une forme d'hommage, fût-il parodique, que S.V. Divvaakar, diplômé en ingénierie de l'ITT-Delhi, et non en lettres du St. Stephen College, rend aux plus titrés des auteurs indiens de langue anglaise.

Épilogue : ingénieurs-écrivains, écrivains, auteurs

On peut prolonger la question de la valeur littéraire de ces quatre ingénieurs passés à l'écriture romanesque en se portant une dizaine d'années après la publication de leur premier roman pour considérer les places qu'ils occupent dans le champ littéraire indien anglophone. S.V. Divvaakar n'a pas publié de troisième roman, à ce jour, à la différence de P.A. Mittal et d'A. Bagchi qui ont respectivement à leur actif trois romans pour l'une et quatre pour l'autre. Quittant le thème des études ou de la profession d'ingénieur, P.A. Mittal s'est installée dans la position d'auteure de *love romance* – « J'écris des romans d'amour faciles à lire », dit-elle (2013) –, un genre en plein essor dans la littérature indienne de langue anglaise, et qui n'est pas réservé à des femmes auteures. Dans *Arranged Love*, son second roman, elle prolonge le portrait de ses héroïnes féminines qui ont fait des études supérieures, travaillent et vivent maintenant entre les États-Unis et l'Inde ; néanmoins, de retour à Delhi, ces jeunes femmes doivent faire face aux propositions de mariage arrangé par les parents. Dans le même temps, P.A. Mittal a quitté l'éditeur Srishti, pour tant spécialisé sur ce segment éditorial, pour rejoindre la maison Penguin India qui lui procure une plus large diffusion en la faisant accéder au marché anglo-américain. Toutefois pour son troisième roman, *Let's Have Coffee*, qui poursuit l'exploration de la vie sentimentale d'une jeune Indienne indépendante, l'auteure est revenue chez un éditeur indien, Rupa, celui de C. Bhagat. Cependant, P.A. Mittal n'est pas devenue une écrivaine professionnelle. Consultante dans le secteur des TIC, elle a fondé sa société de conseil en stratégie numérique, mais déclare se réserver quotidiennement des heures pour le travail d'écriture.

A. Bagchi qui enseigne toujours la science informatique à l'IIT-Delhi a suivi pour sa part un autre parcours littéraire. Il s'est affranchi de la veine du roman d'ingénieur à forte composante autobiographique pour tenter, au fil de trois autres romans en langue anglaise, une écriture singulière nourrie notamment de fictions en langues hindi et ourdou, idiomes propres au monde social et culturel indo-musulman de l'Inde du Nord. Ce travail d'écriture lui a valu de recevoir, en 2019, le DSC Price for South Asian Literature¹⁴ pour son quatrième roman, *Half the Night Is Gone*. Il s'agit d'un récit en abîme dans lequel le narrateur, un écrivain âgé de langue hindi, éploré après la mort accidentelle de son fils, conte l'histoire d'une vieille famille de commerçants de Delhi, en se remémorant en parallèle sa propre enfance.

Pour A. Bagchi, ce prix littéraire le distingue de ses premiers concurrents et le conforte dans l'autoreprésentation qu'il donne de son activité. Il confie : « Un jour, un collègue m'a demandé laquelle de ces deux activités, la science informatique et la littérature, était pour moi un *hobby*. Je lui ai répondu, honnêtement, que je ne savais pas. Elles sont toutes les deux mes *hobbies*, elles sont toutes les deux mon occupation¹⁵ » (2018b).

C. Bhagat, quant à lui, est le seul des quatre écrivains qui a quitté son emploi lucratif, en 2009, après la publication de son troisième roman, pour exercer son activité d'écrivain et d'essayiste à temps plein, occupant une place singulière dans le champ littéraire indien anglophone. Tous les éditeurs s'accordent pour reconnaître trois profonds bouleversements occasionnés par le succès de son premier roman, *Five Point Someone* : l'invention d'un nouveau genre de *bildungsroman* indien, que je nomme roman d'ingénieur, et que présentait au même moment A. Bagchi ; l'accès à la littérature de langue anglaise de nouvelles classes de lecteurs plus jeunes et moins familiers avec la littérature légitime que ne le sont leurs aînés ; enfin, l'auteur est devenu un modèle identificatoire pour des centaines d'étudiants ou de jeunes ingénieurs qui se sont sentis autorisés à écrire, comme en témoigne, pour les femmes, P. A. Mittal, ou qui ont cru possible, fût-ce sur le mode imaginaire, de « battre C. Bhagat », tel le héros de S.V. Divvaakar.

Au fil d'une dizaine de romans, C. Bhagat a mis en place une forme littéraire qu'il reproduit avec une relative constance, celle du narrateur témoin qui n'est autre que l'auteur lui-même. Ses romans s'ouvrent en effet par un prélude dans lequel C. Bhagat évoque à la première personne un incident dont il a été le témoin, ou qu'on lui a rapporté, et qu'il va conter au lecteur dans un anglais simple, très dialogué, sans longues descriptions ni développements psychologiques,

14 Le DSC Price for South Asian Literature, fondé en 2011, est ouvert aux œuvres littéraires issues notamment de l'Inde, du Pakistan, du Népal ou du Bangladesh, écrites directement en anglais ou traduites des langues d'Asie du Sud. Le prix est financé par le groupe industriel anglo-indien DS Construction (du nom de son fondateur, Sardar Darshan Singh Narula), également partenaire du Jaipur Literary Festival créé en 2006, le plus important festival de littérature en Inde.

15 Propos rapporté, en 2018, à l'occasion de la sélection du roman d'A. Bagchi pour le JDC Prize for Literature, un nouveau prix littéraire fondé par la filiale indienne du groupe britannique JCB, entreprise de construction concurrente du groupe DSC (Bagchi, 2018b).

recourant à cette langue que l'on nomme l'hinglish, l'anglais métissé d'expressions populaires en hindi. Le récit achevé, l'auteur reprend la main pour tirer une leçon de vie explicite de l'histoire qu'il a livrée au lecteur. Cette forme romanesque de récit enchâssé reproduit, de manière très lâche, celle des contes édifiants du *Panchatantra*¹⁶ de l'Inde ancienne et que les enfants lisent toujours, notamment sous la forme de bandes dessinées popularisées par la série *Amar Chitra Katha*. Les jeunes personnages des romans de C. Bhagat sont à l'image de ses lecteurs, des garçons et des filles qui appartiennent aux petites classes moyennes urbaines de commerçants, d'employés ou d'enseignants que les parents ont poussés dans des études technologiques pour obtenir, au mieux, une licence en ingénierie menant à un emploi de technicien supérieur ; au pire, ceux qui ne terminent pas leurs études vont s'employer dans les *call centers*, ces centres d'appels délocalisés que les entreprises américaines ont établis en Inde, dans les banlieues des grandes métropoles, et qui sont les héros et les héroïnes de son second roman, *One Night @ The Call Center* (Bhagat C., 2005). Ainsi, C. Bhagat s'est fait un nom dans le champ littéraire indien de langue anglaise, un nom d'auteur qui symbolise son renom, sa réputation, positive ou négative, que les critiques littéraires lui reconnaissent ou lui dénie selon leurs propres critères d'évaluation, et en conséquence la place singulière qu'il occupe dans ce champ.

Conclusion

Le point de départ de ce travail portait sur les conditions qui ont présidé à la publication, dans la première décennie du XXI^e siècle, du premier roman d'un petit groupe d'ingénieurs issus de la même école, l'IIT-Delhi, alors que rien ne semblait les avoir préparés à s'engager dans cette activité littéraire. Ce moment de basculement où ces personnes, déjà engagées dans une profession à l'opposé du monde des lettres, passent à l'acte d'écrire puis à la publication de leur roman, nous a permis d'interroger leurs manières d'entrer dans le monde littéraire et de se confronter à ce nouvel état d'écrivain. Déjà dotés d'une identité professionnelle forte associée, d'ailleurs, moins à une occupation proprement dite qu'à un titre scolaire décerné par une école technologique d'élite, ces IITiens devenus écrivains ne changent pas nécessairement d'identité professionnelle. Seul C. Bhagat a opéré une reconversion en abandonnant son occupation de banquier d'affaires pour se consacrer à temps plein à sa nouvelle activité d'écriture. Les trois autres demeurent des IITiens qui écrivent des romans. P. A. Mittal est en outre confrontée à son double état de femme, comme diplômée travaillant dans le secteur des technologies de l'information, et comme écrivaine (Bhandare 2017) ; mais dans son cas, l'identité d'IITienne semble prédominer : « L'esprit IIT est profondément ancré en moi, je suis entourée d'IITiens, mon mari, mes amis,

16 Ces contes se sont diffusés dans le monde musulman et en Occident, en particulier en France où une douzaine d'entre eux ont été mis en vers par J. de La Fontaine dans ses *Fables* (Porte, 2000).

c'est la raison pour laquelle cela informe inconsciemment les personnages de mes romans » (Mittal, 2013). La pluriactivité (Heinich, 2008) caractérise donc ce petit groupe d'ingénieurs-écrivains, tout autant d'ailleurs que les écrivains anglophones mieux cotés sur le marché des prix littéraires, et dont un bon nombre enseigne la littérature dans des universités en Inde, en Grande-Bretagne, ou aux États-Unis, notamment.

Des quatre cas étudiés, A. Bagchi refuse de considérer son travail de romancier comme un *hobby* opposé à son métier d'enseignant, affirmant explicitement et avec constance sa vocation littéraire. On peut ainsi comprendre sa position comme relevant du régime vocationnel d'écrivain, selon le modèle forgé par Nathalie Heinich (Heinich, 2005). L'écriture comme vocation première, que vient légitimer le prix littéraire obtenu par A. Bagchi, s'opposerait au métier d'écrivain et d'essayiste, à la profession telle que l'exerce C. Bhagat, c'est-à-dire indexée sur la réussite commerciale.

Si l'on met de côté le cas particulier de S.V. Divvaakar, qui semble s'être retiré du champ littéraire après avoir reconnu sa prétention vaine de *challenger*, la représentation que P.A. Mittal et C. Bhagat se font de leur activité d'écrivain invite à interroger la notion de vocation littéraire. Tous deux en effet, selon des degrés variables, adossent leur activité de romancier à un engagement dans le monde, qu'ils expriment comme une mission. Pour P.A. Mittal, il s'agit de défendre les jeunes femmes à s'engager dans des études supérieures et à se réaliser dans une profession ; pour C. Bhagat, sa mission est de transformer les jeunes lecteurs, notamment hindiphones, son audience première, par la lecture de livres en anglais alors même qu'ils sont peu familiers avec cette langue : « Un jeune Indien qui est scolarisé dans une école en hindi, lit un livre en anglais et y prend du plaisir. Sa confiance en lui s'en trouve bouleversée pour toujours. [...] Un écrivain veut avoir un impact. Certains explorent des modes d'expression esthétiques et ils veulent être appréciés pour cela ; moi, je cherche à avoir un impact » (Sethi, 2011 : 32). Néanmoins, si cette mission peut être vécue comme une vocation venant soutenir la persistance dans l'activité d'écrivain, il s'agit d'une vocation seconde, adjuvante, venue après coup, le succès aidant, distincte de la vocation artistique qui serait première et ajustée directement aux finalités littéraires du champ.

Mais l'opposition entre la vocation littéraire, désintéressée, caractérisée par le travail formel sur la langue, illustrée par A. Bagchi, et la vocation sociale de l'écrivain comme éveillé ou agent de transformation sociale, indexée sur le large public et la réussite commerciale, représentée de manière exemplaire par C. Bhagat, correspond peut-être à un état historique et situé du champ littéraire dont l'Occident, l'Europe, a fourni le modèle (Bourdieu, 1992). L'émergence de nouvelles formes d'édition liées aux technologies numériques de production et de diffusion de l'écrit ne laisse aucun des écrivains considérés indifférents. Ainsi, après quatorze ans de collaboration avec l'éditeur Rupa, C. Bhagat a signé avec Amazon Publishing un contrat pour six livres, trois romans et trois essais, dont le premier roman a été publié, en 2018, simultanément au format papier, ebook, et texte audio (Bhagat, 2018b) : « J'ai besoin d'un éditeur

qui ait une visée globale et me diffuse aux quatre coins de l'Inde », déclare-t-il (Bhadani, 2018). Parallèlement, le dernier roman, d'A. Bagchi pour lequel il a été primé cette même année 2018 paraît dans une nouvelle maison d'édition indienne, Juggernaut, qui se présente également comme une plateforme numérique d'aide à l'écriture et à la diffusion en ligne des ouvrages édités, qu'ils soient littéraires ou non. L'autoreprésentation de la vocation littéraire n'exclut donc pas, pour A. Bagchi, de concilier le travail esthétique et la recherche d'une large audience, et donc le succès commercial, suivant en cela la même « stratégie de vente » que C. Bhagat admet pour sa part sans difficulté (*ibid.*).

Références

- Bagchi A., 2007a, *Above Average*, New Delhi, HarperCollins.
- Bagchi A, 2007b, « *Above Average*, and a Conversation with Amitabha Bagchi », *Jabberwock*. Accès : <http://jaiarjun.blogspot.fr/2007/05/above-average-and-conversation-with.html>.
- Bagchi A., 2010, « The Writer's Community on Chetan Bhagat », *Forbes India*. Accès : www.forbesindia.com/interview/magazine-extra/the-writers-community-on-chetan-bhagat/8462/1.
- Bagchi A., 2012, *The Householder*, New Delhi, HarperCollins.
- Bagchi A., 2014, *This Place*, New Delhi, Fourth Estate.
- Bagchi A., 2016, « Professor Amitabha Bagchi », Board of Student Publications, IIT-Delhi. Accès : <http://bsp.iitd.ac.in/index.php/2016/12/09/professor-amitabha-bagchi>.
- Bagchi A., 2018a, *Half the Night Is Gone*, Delhi, Juggernaut.
- Bagchi A., 2018b, *Half the Night Is gone*. Accès : www.thejcbprize.org/longlist2018/index/e9a172f1-bbbf-4f75-ae5-0f9857a0f4b7.
- Bhadani P., 2018, « I Went a Little Crazy: Chetan Bhagat », *The Week*. Accès : www.theweek.in/theweek/leisure/2018/05/25/i-went-a-little-crazy-chetan-bhagat.html.
- Bhagat C., 2004, *Five Point Someone. What not to do at a IIT*, Delhi, Rupa.
- Bhagat C., 2005, *One Night @The Call Center*, Delhi, Rupa [*Une nuit @ the call center*, Paris, Stock, 2007].
- Bhagat C., 2008a, *The Three Mistakes of my Life*, Delhi, Rupa [*Les Trois Erreurs de ma vie*, Éd. Le Cherche Midi, 2010].
- Bhagat C., 2018b, *The Girl in Room 105*, Amazon Publishing.
- Bhagat K., 2013, *Complete/Convenient*, Delhi, Shrishti Publishers.
- Bhandare N., 2017, « Why India's Most Educated Women Are Leaving Jobs Faster than Others », *Hindustan Time*, 9 septembre.
- Bhuyan R., 2018, « The Bhagat Effect », *Sunday Guardian*. Accès : www.Sunday-guardian.com/artbeat/the-bhagat-effect.
- Bourdieu P., 1992, *Les Règles de l'art*, Paris, Éd. du Seuil.

- Compagnon A., 2012, « Qu'est-ce qu'un auteur ? ». Accès : <https://aphelis.net/wp-content/uploads/2012/03/Compagnon-Auteur.pdf>.
- Dawson Varughese E., 2013, *Reading New India: Post-Millennial Indian Fiction in English*, Londres/New York, Bloomsbury.
- Divvaakar, S.V., 2012, *The Winner's Price: Life Beyond the Campus*, New Delhi, Konark Publishers.
- Divvaakar S.V., 2013, *Beaten by Bhagath: The Tale of Two Writers*, Mumbai, Frog Books.
- Gadéa C., Lardinois R., dirs., 2021, *Les Mondes de l'ingénieur en Inde (xix^e-xx^e siècle)*, Paris, Garnier (à paraître).
- Goffman E., 1974, *Frame Analysis. An Essay of the Organization of Experience*, Cambridge, Harvard University Press [*Les Cadres de l'expérience*, Paris, Éd. de Minuit, 1991].
- Heinich N., 2005, *L'Élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard.
- Heinich N., 2008, « Régime vocationnel et pluriactivité chez les écrivains : une perspective compréhensive et ses incompréhensions ». Accès : <https://journals.openedition.org/socio-logos/1793>.
- Heinich N., 2017, *Des valeurs. Une approche sociologique*, Paris, Gallimard.
- Jha R.K., 2007, *Fireproof*, Londres, Picador [*Et les morts nous abandonnent*, Arles, Acte Sud, 2008].
- Kavlekar P., 2013, « Writing its Growth Factor ». Accès : www.thesmartceo.in/magazine/growth-enterprise/writing-its-growth%20chapter.
- Kipling R., 1902, *Les Bâtisseurs de pont*, Paris, Éd. Le Mercure de France.
- Lardinois R., 2014, *Le Secteur des technologies de l'information et de la communication en Inde. Éducation, formation et emploi des informaticiens*, Paris, Agence pour l'emploi des cadres.
- Lardinois R., 2021, « Roman d'ingénieur », et « Chetan Bhagat », in : Castaing A., Dejenne N., Le Blanc C., dirs., *Dictionnaire encyclopédique des littératures de l'Inde*, Paris, Garnier (à paraître).
- Le Blanc C., 2006, *Histoire de la littérature de l'Inde moderne. Le roman (xix^e-xx^e siècle)*, Paris, Ellipses.
- Le Blanc C., 2011, « Rabindranath Tagore. Histoire d'un prix Nobel en traduction(s) », pp. 263-277, in : Lombez C., dir., *Retraductions. De la Renaissance au xx^e siècle*, Nantes, C. Defaut.
- Legendre B., Abensour C., 2012, *Entrer en littérature. Premiers romans et primo-romanciers dans les limbes*, Paris Arkhe.
- Lodge D., 1984, « Bienvenue au campus ! », in : David Lodge, *Un tout petit monde*, Paris, Rivages [2014], pp. 7-8.
- Markandaya K., 1969, *The Coffer Dams*, New York, John Day C. [*La Montée des eaux*, Paris, Robert Laffont, 1970].
- Mittal P.A., 2010a, *Heartbreaks and Dreams: The Girls @ IIT*, New Delhi, Srishiti Publishers.
- Mittal P.A., 2010b, « Personal Web Page », Accès : www.parulmittal.com/had/content/story-behind-heartbreaks-dreams.
- Mittal P.A., 2010c, « Personal Web Page ». Accès : www.youtube.com/watch?v=OawhuudYIKA.
- Mittal P.A., 2012, *Arranged Love*, New Delhi, Penguin Books.

- Mittal P.A., 2013, « An Interview with Parul A. Mittal ». Accès : www.indiabookstore.net/bookish/an-interview-with-parul-a-mittal.
- Mittal P.A., 2017, *Let's Have Coffee*, New Delhi, Rupa.
- Montaut A., 2009, « But Why Do You Write in Hindi ? », *Études anglaises*, 3 (62), pp. 332-344.
- Montaut A., 2014, « L'anglais en Inde et la place de l'élite dans le projet national », *Hérodote*, 4 (115), pp. 63-89.
- Mukherji A., 2010, « One Mistake of My Life ». Accès : <https://openthemagazine.com/essays/true-life/one-mistake-of-my-life>.
- Naudier D., 2004, « La fabrication de la croyance en la valeur littéraire », *Sociologie de l'art*, 2, pp. 37-66.
- Poliak C., 2006, *Aux frontières du champ littéraire. Sociologie des écrivains amateurs*, Paris, Ed. Economica.
- Porte A., 2000, *Les Cinq Livres de la sagesse. Pañchatantra*, Paris, P. Picquier.
- Sethi S., 2011, « Chetan Bhagat », pp. 28-33, in : id., *In Conversations with 30 Famous Writers: The Big Bookshelf*, Delhi, NDTV Penguin Books.
- Vaillant A., 2017, *L'Histoire littéraire*, Paris, A. Colin.
- Voisin P., 2012, *La Valeur littéraire. Entre pôle artistique et pôle esthétique*, Paris, Garnier.